
Essais de communication interculturelle dans *À l'étranger* de Nicole Malinconi

Catia Nannoni



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/textyles/7201>

DOI : 10.4000/14rmp

ISSN : 2295-2667

Éditeur

ker éditions

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2025

Pagination : 43-58

ISBN : 9782875865359

ISSN : 0776-0116

Ce document vous est fourni par Université catholique de Louvain



Référence électronique

Catia Nannoni, « Essais de communication interculturelle dans *À l'étranger* de Nicole Malinconi », *Textyles* [En ligne], 68 | 2025, mis en ligne le 01 septembre 2025, consulté le 02 octobre 2025. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/7201> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/14rmp>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Essais de communication interculturelle dans *À l'étranger* de Nicole Malinconi

La thématique migratoire dans l'œuvre malinconienne

Nicole Malinconi est une écrivaine connue pour son œuvre abondante et diversifiée, qui – depuis son premier livre, *Hôpital silence*¹, jusqu'au tout dernier, *Bruits du dehors*² – traverse les genres et échappe aux classifications. L'auteure elle-même s'est expliquée à ce propos, en concluant : « je n'écris ni romans ni essais, mais de l'écriture à partir de la vie des gens et des mots³ ».

Née en Belgique en 1946 de mère wallonne et de père italien (émigré dans l'entre-deux-guerres pour travailler dans l'hôtellerie), Nicole Malinconi figure dans l'anthologie d'Anne Morelli consacrée à la « Rital-littérature⁴ », bien que son inspiration littéraire ne soit pas majoritairement puisée dans des thématiques liées à l'immigration italienne. Aux dires de Pierre Halen, elle a assumé son italianité, comme écrivaine, dans la foulée du succès de *Rue des Italiens* de Girolamo Santocono⁵ et des célébrations commémoratives du 50^e anniversaire des accords de 1946 entre l'Italie et la Belgique, basés sur l'échange de main-d'œuvre italienne contre des

1 Malinconi (Nicole), *Hôpital silence*, Paris, Minuit, 1985.

2 Malinconi (Nicole), *Bruits du dehors*, Paris, Éditions de l'insu, 2024.

3 Malinconi (Nicole), *Que dire de l'écriture?*, Carnières-Morlanwelz, Lansman, 2014, p. 11.

4 Morelli (Anne), éd., *Rital-littérature. Anthologie de la littérature des Italiens de Belgique*, Cuesmes, Éditions du Cerisier, 1996.

5 Santocono (Girolamo), *Rue des Italiens*, Cuesmes, Éditions du Cerisier, 1986.

tonnes de charbon belge, ainsi que du 40^e anniversaire de la catastrophe de Marcinelle, où trouvèrent la mort 262 mineurs, dont 136 Italiens⁶.

Un pan de l'œuvre de Malinconi, marginal d'un point de vue purement quantitatif, s'inscrit donc dans le vaste courant des littératures de la migration, à savoir celles élaborées par des écrivains et écrivaines d'origine immigrée sur des sujets liés à l'expérience de la migration⁷. L'apport de Malinconi est centré sur un axe personnel et familial, hors de toute dénonciation historico-sociale, et comprend trois écrits que la critique a rassemblés sous l'étiquette de « trilogie familiale » : *Nous deux*, *Da solo* et *À l'étranger*⁸. Du premier ouvrage, il ressort une sorte de refoulement de son identité à demi-italienne, largement dû au rapport fusionnel qu'elle avait avec sa mère et qui de fait excluait le père en tant qu'étranger au double sens de 'personne inconnue' et de 'personne venue d'un autre pays'. Le deuxième volet du triptyque, *Da solo*, est un hommage explicite à ce même père, enfin retrouvé après le décès de la mère. Ces deux « récits de filiation » – une « forme d'écriture de soi tournée vers les figures parentales⁹ » – ont été réunis en un seul volume dans la collection Espace Nord¹⁰ et idéalement

6 Halen (Pierre), « Le religieux dans la mémoire romanesque de l'immigration italienne: un mode du détournement », dans Beaude (Pierre-Marie) et Fantino (Jacques), éd., *Le Discours religieux, son sérieux, sa parodie en théologie et en littérature*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2001, p. 411 : Halen inclut Malinconi parmi quelques écrivains d'origine italienne qui, selon lui, « mirent sur le marché, après plusieurs œuvres 'normales', des livres diversement inspirés par leur 'italianité' retrouvée » après le retentissement du roman de Santocono. Dans le cas de Malinconi, la thématique des origines est présente dès 1993 dans *Nous deux*, où l'écrivaine parle pour la première fois de son père. Bortolini remarque que c'est sur la quatrième de couverture de cette œuvre qu'apparaît, également pour la première fois, l'indication de son origine italienne ; Bortolini (Massimo), « Production littéraire des Italiens de Belgique depuis 1945 », dans Bonn (Charles), éd., *Littératures des immigrations. 1. Un espace littéraire émergent*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 77.

7 La notion de « littérature de migration » comprend « les littératures *par* le migrant, *pour* le migrant et *sur* la figure du migrant et son processus migratoire » : Declercq (Elien), « "Écriture migrante", "littérature (im)migrante", "*migration literature*" : réflexions sur un concept aux contours imprécis », *Revue de littérature comparée*, n° 339, 3, 2011, p. 310.

8 Malinconi (Nicole), *Nous deux*, Bruxelles, Les Éperonniers, 1993 ; *Da solo*, Bruxelles, Les Éperonniers, 1997 ; *À l'étranger*, Bruxelles, Le Grand Miroir, 2003.

9 Viart (Dominique), Vercier (Bruno), *La Littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas, 2005, p. 76.

10 Malinconi (Nicole), *Nous deux, Da solo*, postface de Marie Klinkenberg, Bruxelles, Impressions nouvelles, coll. Espace Nord, 2020.

ils se complètent par le troisième livre de la saga familiale, *À l'étranger*, relatant la tentative de remigration de toute la famille en Toscane, la région natale du père, qui avait voulu y tenter sa chance en montant une entreprise de fabrication de chaussures.

Dans cette étude, nous nous pencherons sur *À l'étranger*, puisque c'est le texte le plus représentatif des problématiques propres au vécu migratoire et celui qui permet le mieux de cerner le rapport à l'italianité de l'écrivaine. À travers le regard de la narratrice qui revient sur les années de son enfance passées en Italie (1952-1958), ce récit autodiégétique¹¹ évoque la rencontre et, par moments, le choc entre deux cultures (belge et italienne) et deux langues (le français et l'italien), présentant des enjeux qui gagnent à être appréhendés dans le cadre des dynamiques de la communication interculturelle, soit l'ensemble « des relations qui s'établissent entre personnes ou groupes appartenant à des cultures différentes¹² ».

Les vicissitudes éditoriales de *À l'étranger*

Malinconi a longtemps travaillé sur *À l'étranger* avant de pouvoir le publier, car dans sa première version, rédigée dans les années 1990, ce récit fut refusé par les Éditions de Minuit, qui avaient accepté *Hôpital silence* en 1985. Il s'agissait de son deuxième récit, ce qui dit bien l'importance que l'auteure attribuait à la matière familiale, ainsi que l'urgence d'exprimer les émotions ressenties par la mère et la fille expatriées. En effet, le titre de cette version initiale – *Exils* – dénotait de manière encore plus forte que le titre actuel l'idée du déracinement et de l'isolement au sein d'une communauté qui n'est pas la sienne. De ces vicissitudes rédactionnelles et éditoriales il ne reste aucune trace, puisqu'*Exils* demeure inédit, l'auteure le considérant « comme un texte impropre à la publication et même à la consultation¹³ ». Par conséquent, le livre qui clôt la trilogie familiale est en réalité le premier à avoir été conçu, probablement pour jeter les bases des histoires parentales individuelles narrées par la suite dans *Nous deux* et *Da solo*, encore que l'inaccessibilité de cet avant-texte nous empêche de juger de l'étendue et

11 Genette (Gérard), *Figures III*, Paris, Seuil, 1972 : l'autodiégétique constitue le degré fort de l'homodiégétique, où le narrateur est le héros de son récit.

12 Ladmiral (Jean-René), Lipiansky (Edmond Marc), *La communication interculturelle*, Colin, Paris, 1989, p. 11.

13 Communication personnelle de Nicole Malinconi via e-mail (14/9/2022). Voir aussi Zumkir (Michel), *Nicole Malinconi. L'écriture au risque de la perte*, Avin, Luce Wilquin, 2004, p. 33-34.

de la direction des reprises entre les trois livres. Dans les textes publiés, ces renvois intertextuels s'avèrent particulièrement manifestes entre *Nous deux* et *À l'étranger*, dans lesquels est amplement thématisée la solidarité entre la mère et la fille.

À l'étranger paraît enfin en 2003 chez un éditeur bruxellois ayant très vite disparu, Le Grand Miroir. En 2005 les éditions Labor accueillent ce texte dans la collection Espace Nord, une inclusion qui en soi constitue une consécration remarquable, vu qu'il s'agit d'une collection patrimoniale belge, vouée à la découverte et à la valorisation de la littérature francophone nationale¹⁴.

Le livre a été nommé en 2005 au Prix des Lycéens de Belgique, une référence en matière d'activité de lecture pour les élèves de l'enseignement secondaire. Cela a pu générer l'impression qu'il s'agit d'un ouvrage destiné aux préadolescents et adolescents, d'autant plus que le style malinconien affiche notoirement une simplicité de surface qui peut induire en erreur¹⁵. S'il est indéniable que ce récit offre des réflexions sur des expériences pouvant rencontrer l'intérêt des jeunes lecteurs, il est toutefois extrêmement réducteur d'assimiler *À l'étranger* à un texte pour la jeunesse (« sur » ne signifiant pas forcément « pour »), ce qui pourrait d'ailleurs entraîner une sorte de marginalisation de cette œuvre à la périphérie du système littéraire.

Actuellement, pour des raisons d'espace qui imposent une sélection, ce titre n'est plus disponible dans le catalogue d'Espace Nord (géré, depuis 2011, par Les Impressions Nouvelles) et il n'est pas prévu qu'il soit réédité¹⁶.

Dans le passage d'un éditeur à l'autre, le texte de *À l'étranger* en tant que tel reste identique et dépourvu d'un appareil critique, à la différence d'autres livres de Malinconi republiés dans Espace Nord¹⁷. Quant au paratexte iconographique, il connaît une transformation intéressante, car la couverture d'un livre opère une sorte de traduction visuelle du contenu et par là une fonction d'anticipation, accomplissant un processus d'interprétation qui

14 Voir [<https://www.espacenord.com>] consulté le 11.12.2024.

15 Voir Zumkir (Michel), *Nicole Malinconi. L'écriture au risque de la perte*, cit., p. 62 : « souvent, ses phrases sont courtes, de constructions simples, prudentes, presque scolaires ».

16 Communication personnelle via e-mail de l'assistante à la collection Espace Nord (2/1/2024 et 9/1/2024).

17 Outre *Nous deux*, *Da solo*, déjà évoqué, on trouve *Hôpital silence*, suivi de *L'Attente* (2017), accompagné d'une postface de Jean-Marie Klinkenberg. En revanche, *Rien ou presque* (paru chez Les Éperonniers en 1997 et réédité dans Espace Nord en 2006) ne comporte aucun appareil péritextuel.

peut varier dans le temps et qui constitue « un acte crucial de médiation socio-culturelle¹⁸ ».

Les couvertures des deux éditions présentent chacune une photographie en noir et blanc, ce qui redouble l'effet de réalisme, ainsi que celui de distance temporelle. Celle du Grand Miroir occupe toute la couverture et, bien que sa source ne soit pas déclarée dans le péri-texte¹⁹, les éléments architecturaux et l'agencement urbain suggèrent une localité italienne, une petite ville d'origine médiévale développée autour d'une place. La présence de terrasses de café ainsi que la tenue des figures humaines indiquent un climat doux ; les cyprès, éléments incontournables du paysage toscan, localisent davantage l'image, alors que d'un point de vue temporel elle nous est située par la mode vestimentaire et par la présence, près de la statue, d'une *Coccinelle*, un modèle de voiture allemand très populaire en Italie dans le second après-guerre. En effet, il s'agit bel et bien d'une prise de vue de la place principale de Montecatini (qui est dédiée au poète toscan Giuseppe Giusti), une station thermale réputée, située près du village où s'était installée la famille Malinconì, et à laquelle on fait allusion dans le livre par l'initiale « M. » (*É*, p. 53)²⁰.

Dans cette première couverture, l'accent semble ainsi être placé sur le « cadre (chronologique et géographique) », qui, selon Sonzogni, est normalement le troisième facteur en termes d'importance, après le « genre » et le « contenu²¹ ». Il s'agit d'un lieu étranger aux yeux des lecteurs belges, mais aux connotations agréables, où les trois sujets humains vus de dos, au centre, forment une famille composée d'un couple et d'un enfant, comme celle dont il sera question dans le récit.

La couverture de l'édition Labor se conforme à la structure graphique de la collection Espace Nord de cette époque-là et reproduit la partie supérieure d'une photographie (reprise, découpée à la verticale, sur la quatrième) qui montre un homme aux traits somatiques méditerranéens, un chapeau Borsalino sur la tête (symbole de l'italianité s'il en est), avec des valises en arrière-plan, des objets emblématiques pour caractériser le sujet et la

18 Sonzogni (Marco), *Re-covered rose: a case-study of book covers as intersemiotic translation*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing company, 2011, p. 15 (notre traduction).

19 La seule indication donnée concerne le collaborateur éditorial qui a réalisé la couverture : « couverture benoîtcauderlier photo © d.r. ».

20 Ici et dans toutes les citations tirées du livre, l'édition de référence est celle de Labor, abrégée comme *É*.

21 Sonzogni (Marco), *op. cit.*, p. 22 (notre traduction).

catégorie dont il est représentatif. Le périphrase éditorial indique qu'il s'agit d'une photographie de Gianni Berengo Gardin, intitulée *Chiasso, émigrant à la gare* et datée de 1962. Ce choix qui met en avant le contenu, plutôt que le genre ou le cadre, privilégie le lien avec le thème de la migration italienne, puisque Chiasso est une ville frontalière suisse, historiquement un point de passage capital des flux migratoires provenant d'Italie. Il faut croire que la reposition du récit de Malinconi dans Espace Nord mise sur l'héritage migratoire de l'écrivaine, bien que rien dans le bref périphrase verbal placé en quatrième (le résumé du livre et la biographie de l'auteure) n'indique son origine à moitié italienne.

Le récit de la parenthèse italienne

À *l'étranger* s'ouvre sur l'arrivée en Italie de la femme et de la fille d'Omero Malinconi, qui les avait précédées pour préparer le terrain, et se clôt sur la décision de rentrer définitivement en Belgique six ans après, à la suite de la faillite de l'entreprise paternelle. Dans ce cadre temporellement orienté, les événements relatés dans chaque chapitre ne suivent pas toujours d'enchaînement strictement chronologique; il s'agit plutôt de situations récurrentes, sources de conflits ou d'incompréhensions potentiels. Cette construction renoue avec certains aspects typiques de la prose migratoire, dont le caractère autobiographique ou autofictionnel et une organisation qui écarte toute intrigue construite de manière classique. En effet, les épisodes présentés sont « relié[...]s par la personne du héros-narrateur » et souvent choisis selon une « logique affective » et « non dramaturgique²² ». Conformément à d'autres œuvres mettant en scène le motif du retour au pays, *À l'étranger* s'articule autour d'une « dichotomie » spatiotemporelle qui oppose le lieu d'origine retrouvé et la nouvelle patrie (provisoirement) abandonnée, une « dualité » qui se reflète également sur les plans culturel et anthropologique et fait en sorte que ce sont « les lieux » qui « structurent les destins des personnages et les trames événementielles²³ ».

Le récit de Malinconi se construit autour de quelques isotopies entrelacées, dont les principales – concentrées surtout dans la première moitié du livre – sont celles de la différence et du danger. Au fur et à mesure, chez les

22 Chomiszczak (Tomasz) *et alii*, *Wędrujące tożsamości. Trzy studia o migracjach literackich we francuskojęzycznej Belgii*, [Identités nomades. Trois études sur les migrations littéraires en Belgique francophone], « Résumé en français », Kraków, Wydawnictwo UNUM, 2020, p. 197.

23 *Ibid.*, p. 194-195.

personnages de la mère et la fille on assiste à une ouverture graduelle vers le pays du père, signalée par des marques croissantes d'un rapprochement entre les deux univers qui illustrent le processus de communication interculturelle amorcé et brusquement interrompu à cause du départ. Comme souvent quand il s'agit de fiction ou d'autofiction, l'écrivaine-narratrice renonce à toute prise de position explicite sur les sujets qu'elle aborde, laissant parler le texte et ses personnages. Comme il ressortira dans les citations retenues par la suite, Malinconi se sert des ressources variées du discours rapporté pour illustrer l'attitude des protagonistes envers cet ailleurs où elles se trouvent propulsées, alors qu'elle réserve à l'instance narrative des considérations plus générales sur l'expérience du déracinement, selon un style qui lui est propre²⁴.

« Marquer les différences » (*É*, p. 57)

Dès le début, la narration multiplie les signaux de dissimilitude entre les deux cultures mises en contact : face aux coutumes et aux croyances péninsulaires, la mère, et par conséquent la fille, éprouvent d'abord un sentiment de dépaysement et d'étrangeté exprimé par des choix lexicaux explicites qui insistent sur la notion de « différence » et par de nombreuses comparaisons dévalorisantes²⁵ entre ce qui relève de « chez nous » et ce qui relève de « chez eux », entre « ici » et « là-bas », autant de locutions et d'adverbes largement répandus dans le texte²⁶. Dans le modèle de l'évolution de la perception de l'expérience de la différence culturelle (soit la « sensibilité interculturelle ») élaboré par Milton J. Bennet, cette forte polarisation correspond au stade de la « défense », c'est-à-dire à une phase où, face à une autre culture, les individus ont tendance à la dénigrer, tout en exaltant les prérogatives de leur propre pays d'origine²⁷.

24 Voir Piret (Pierre), « Présentation de Nicole Malinconi », dans Michaux (Ginette), éd., *Roman-récit*, collection « Chaire de Poétique », Carnières-Morlanwelz, Lansman éditeur, 2006, p. 49 : « Un style susceptible de rendre compte de son expérience toute personnelle et de l'analyser après coup, susceptible de conférer à cette expérience une valeur qui dépasse les conditions particulières dans lesquelles cette expérience a eu lieu, sans pour autant retomber dans l'abstraction ou dans la généralité ».

25 Voir Renouprez (Martine), « Nicole Malinconi : longtemps après l'enfance, assumer la différence », *Nouvelles Études Francophones*, vol. 19, n°. 2, p. 68-69.

26 Ce n'est qu'à partir de la seconde moitié du livre (*É*, p. 67) que la locution « chez nous » désigne la nouvelle maison familiale en Toscane, et non plus la Belgique.

27 Voir Bennet (Milton J.), *Basic concepts of intercultural communication. Paradigms, principles and practices*, Boston/London, Intercultural press, 2013 (notre traduction). Dans ce *continuum* qui va de l'ethnocentrisme à l'ethnorelativisme, on distingue six

À l'étranger s'ouvre sur le constat – imputable aux personnages de la mère et de la fille – d'une distance dans les pratiques (« Dès l'arrivée, circuler en fiacre, c'était une première considérable différence d'avec chez nous. », *É*, p. 5) et dans l'aménagement des espaces domestiques, car la pension de Monsieur Virgilio, où la famille Malinconi logera les premiers temps, est toute « en carrelages et en murs chaulés, sans rien de moelleux pour les retenir de se cogner aux parois » (*ibid.*), mal chauffée au feu du bois d'olivier, faute d'un combustible approprié, comme le charbon belge (« Le charbon, c'était bon chez nous, d'où on venait; eux, ils avaient l'olivier, mais c'était un bois mouillé qui donnait de la fumée, elle l'avait vu tout de suite », *É*, p. 6). Par une généralisation (à entendre comme vision généralisante et réductrice de la réalité), la mère de la narratrice considère ces habitudes comme typiques des pays du sud et totalement inadaptées aux exigences d'une vie civilisée (« Dans les pays chauds, c'est ainsi, d'un été à l'autre on oublie la saison froide et l'hiver vous surprend comme s'il était une exception. », *É*, p. 6). Plus loin, cela est ouvertement mis sur le compte du retard économique et social de la Péninsule, qui s'oppose au bien-être connu « ailleurs », adverbe recouvrant la Belgique ici et à d'autres moments du texte: « Avec leur mentalité d'arriérés, elle disait, et leur façon de ne même pas pouvoir se chauffer convenablement et de ne même pas savoir qu'ailleurs on vit mieux qu'eux » (*É*, p. 7). Cette divergence ressort de manière encore plus nette lors de la construction de la maison qui doit accueillir la famille italo-belge et qui inspire tout de suite de la méfiance à la mère; elle « avait trouvé d'emblée que ce serait loin d'être une maison comme chez nous; elle l'avait vu dès qu'ils s'étaient mis à travailler, à leurs façons. C'est à l'italienne, elle disait » (*É*, p. 23). Quitte à paraître excentrique, elle tente de réinstaurer des habitudes belges (dont les rideaux en voile aux fenêtres pour couvrir les volets), ne pouvant pas s'habituer à celles de son nouveau contexte, qui sont pourtant déterminées par les conditions climatiques locales (elle veut « tapisser de papier comme dans son pays » les murs que les Italiens chaudent pour empêcher la prolifération d'insectes; elle critique « une invention aussi stupide que des réservoirs d'eau dans une maison », *ibid.*).

La mère réintroduit des objets provenant de son pays, des outils qualifiés de manière superlative, qui « participent [...] d'une sémiologie de la distinction²⁸ » et dessinent un contraste entre, d'un côté, un pays d'origine

phases (du « déni » de la différence culturelle à l'« intégration » de celle-ci dans sa manière d'être), dont la « défense » constitue la deuxième.

28 Virone (Carmelo), « Dans la bouche de la vérité: langue et langages chez Malinconi », *Textyles*, n° 55, 2019, p. 82.

moderne et riche et, de l'autre, un pays d'arrivée rétrograde et pauvre (« Les déménageurs n'avaient jamais vu de fourneau de cuisine aussi grand, ni transporté de leur vie une machine à laver le linge si moderne », *É*, p. 24). Si le confort et les facilités offertes par les maisons belges sont commentés dans d'autres écrits, fictionnels ou non, centrés sur l'immigration italienne en Belgique²⁹, dans *À l'étranger* le retard italien est âprement stigmatisé par le discours maternel, qui l'attribue à l'incapacité locale de sortir de la crise économique engendrée par la guerre (*É*, p. 36), sans chercher à comprendre les situations socio-historiques respectives des deux pays. La narratrice-auteure reconnaît que sa mère n'en avait pas les moyens : « elle n'avait pas la connaissance de l'histoire, des événements qui marquent le monde ; elle ne pensait pas, par exemple, qu'après une guerre un pays peut être comme ruiné et n'avoir que son bois d'olivier pour se chauffer, ou manquer d'eau aux fortes chaleurs ; elle n'avait que son savoir-faire pour affronter l'inconnu » (*É*, p. 24). Tout en rapportant les propos de sa mère, la narratrice focalise leur côté paradoxal, puisqu'elle aussi a des origines rurales (« Ils vivent comme des paysans, elle disait. Elle aussi, pourtant, était de la terre. Mais ce n'était pas la même, il fallait croire », *É*, p. 36).

L'attitude affichée par la mère illustre efficacement l'« ethnocentrisme » décrit par Ladmiral et Lipiansky, qui affirment qu'« à toutes les époques, chaque culture a prétendu incarner l'essence même de l'humanité, rejetant les autres peuples dans la 'barbarie' ou la 'sauvagerie'³⁰ ». L'ethnocentrisme serait « le mouvement naturel et premier face à l'altérité », « qui fait que toute perception se fait à travers "une grille de lecture" élaborée inconsciemment à partir de ce qui nous est familier et de nos valeurs propres³¹ ». D'où le recours à des « préjugés et stéréotypes » qui offrent « un système d'explication rassurant », une « schématisation³² » qui constitue souvent la première étape épistémologique dans une relation avec les membres d'une autre culture. Dans *À l'étranger* les ethnotypes ne manquent pas, à commencer par la description des habitants locaux qui gesticulent et parlent très haut (« Monsieur Virgilio [...] faisait de grands gestes et ajoutait quelques mots en italien, d'une voix forte », *É*, p. 7), les remarques sur les

29 Voir le roman de Carracillo (Carmelina), *L'Italienne*, Bruxelles, Éditions EPO, 1999, et son article « Les héroïnes de l'ombre. *L'Italienne* », dans Nannoni (Catia), Prandoni (Marco), Soliani (Matilde), éd., *Minatori di memoria 4. Esperienze femminili nella migrazione italiana in Belgio*, Bologne, Pàtron, 2024, p. 9-47.

30 Ladmiral (Jean-René), Lipiansky (Edmond Marc), *op. cit.* (note 12), p. 137.

31 *Ibid.*, p. 136.

32 *Ibid.*, p. 138.

entrepreneurs locaux qui, à la différence du père de Nicole, font preuve d'une proverbiale roublardise et réussissent dans les affaires (« Il fallait même être un peu comme eux tous, un peu roublard, elle disait, mais lui ne l'était pas », *É*, p. 19), ou encore le cliché de la maman italienne, laxiste dans l'éducation de ses enfants, toujours inquiète sur leur santé et pressante quant à la nourriture (comme « la Laura », la mère de Roberto, dont les préoccupations émergent à travers le discours indirect libre : « Il ne fallait pas que Roberto soit malade, il était déjà tellement maigre », *É*, p. 30). En particulier, les traits considérés comme typiquement italiens qui exaspèrent la mère chez les proches de son mari sont leur exubérance, leur façon de traiter les enfants (« ma mère leur en avait voulu de faire tant de bruit et de grimaces autour d'un enfant qu'ils ne connaissaient pas », *É*, p. 58) et leur obsession pour la nourriture (« elle trouvait qu'ils étaient fatigants [...] avec leur insistance pour qu'on mange et qu'on mange » (*É*, p. 62). La narratrice se montre consciente de la valeur de la nourriture comme objet potentiellement médiateur ou, à l'opposé, déclencheur de tensions (« les nourritures que vous offrez ou que vous recevez, elles ont le pouvoir de vous acclimater l'un à l'autre ou de vous éloigner irrémédiablement », *É*, p. 61) et développe une réflexion plus générale sur l'indécidabilité de ses propres sentiments vis-à-vis de la portée symbolique des repas pris en commun (p. 61-62). Les descriptions de moments conviviaux ne manquent pas sous la plume d'autres écrivains d'origine italienne, qui les peignent néanmoins d'une manière plus bienveillante, les présentant parfois comme des occasions d'échange interculturel³³.

Les études sur la médiation interculturelle nous confirment que, si les sentiments sont humains et universels, « la manière de les exprimer est éminemment culturelle, liée à des sociétés, des traditions, des modes d'éducation et des groupes sociaux », et par conséquent elle est source potentielle de « mécompréhensions », de « chocs » et de « conflits³⁴ ».

Dans *À l'étranger*, le débat sur la supériorité de la Belgique ou de l'Italie trouve des échos dans les disputes des enfants des deux côtés, Nicole et Roberto, qui puisent leurs arguments dans la géographie apprise à l'école et dans les propos des adultes. C'est l'occasion pour la narratrice de rappeler sa double appartenance, ce dont elle ne se rendait pas compte à l'époque : « J'en oubliais que son pays [...] était à présent le mien, que j'étais l'enfant

33 Voir notamment Carracillo (Carmelina), *L'Italienne*, cit.

34 Puccini (Paola), Vatz Laaroussi (Michèle), Gélinas (Claude), éd., *La médiation interculturelle : aspects théoriques, méthodologiques et pratiques*, Milan, Hoepli Editore, 2022, p. 76.

d'un homme de ce pays-là, que lorsqu'on est de deux pays, on ne renie pas l'un pour l'autre, c'est contre nature. » (*É*, p. 31). Cette réflexion rejoint le constat formulé à propos des personnages et des auteur-es de la littérature migrante, pour qui « les appartenances se cumulent au lieu de s'exclure³⁵ ».

« *Affronter l'inconnu* » (*É*, p. 24)

L'autre macro-isotopie qui se dessine dans le récit, servie par des champs associatifs très denses, est celle du danger et de la peur, associée au désir de protection, ce qui entraîne le contraste entre le dehors (représentant le risque et l'insécurité liés à l'inconnu, à l'étranger) et le dedans (correspondant à la sécurité, au connu, au familial). Dans le schéma de Bennet cité plus haut, cette attitude reflète encore la phase ethnocentrique de la « défense », où les individus confrontés aux références d'une autre culture les interprètent en termes de menaces.

Cela est manifeste dès la deuxième page, où la famille italo-belge à peine arrivée ressent le besoin de rester unie et occupe une seule chambre dans la pension : « cet hiver-là, nous étions les seuls logeurs, mais mes parents avaient dû trouver préférable de rester groupés, même la nuit. Comme en cas de danger. Ou en cas de peur, peut-être » (*É*, p. 6). Dans la perspective des personnages, sortir en ville est perçu comme un risque (« Ma mère s'était risquée, une première fois, à aller à la boulangerie », *É*, p. 8) ; la maladie infantile qui retient Nicole dans la chambre est vue comme une manière de la protéger momentanément de l'extérieur, « de l'école, de la langue inconnue, du dehors étranger » (*É*, p. 7-8) et de retarder son insertion dans un contexte ressenti comme inamical.

Cette première allusion à la langue du pays d'accueil est développée, plus loin, dans un fragment qui est parmi les plus cités du livre (*É*, p. 11-13) et que l'écrivaine elle-même considère parmi les plus réussis³⁶. Ces pages condensent plus d'un tiers des occurrences de l'adjectif « étranger », simple ou substantivé (10 sur un total de 24 dans tout le livre, y compris le titre), ce qui dit bien l'impact de la langue sur le sentiment de déracinement éprouvé par les nouvelles arrivantes.

Dans le récit, l'italien exemplifie le comportement de toute langue étrangère, qui, personnifiée dans son allure d'abord menaçante et hostile, guette l'allophone dès qu'il s'aventure hors de son chez-soi rassurant. La

35 Chomiszczak (Tomasz) *et alii*, *op. cit.*, p. 195.

36 Voir Zumkir (Michel), « En pays d'enfance. Entretien avec Nicole Malinconi », *Textyles*, n° 55, 2019, p. 173.

« langue première » – le français – devient un code à circulation restreinte, familiale, pour « se réfugier dans ses pensées secrètes » (*É*, p. 11), c'est la langue du dedans sécurisant, bientôt inutile pour vivre à l'extérieur. Petit à petit, pour la fille, scolarisée en italien et « guidée par la musique » de cette langue, « le bruit étranger » devient enfin « une chose à quoi se fier » (*É*, p. 11-12), sa nouvelle « langue première » (*É*, p. 13), que la mère aussi apprend dans les livres d'école de l'enfant et qu'elles parlent également entre elles.

Ces passages consacrés à l'altérité linguistique confirment que le premier obstacle à la communication interculturelle est d'ordre linguistique, puisque, comme Ladmiral et Lipiansky le rappellent, « la langue n'est pas un simple instrument de communication ; elle est aussi l'expression d'une identité culturelle³⁷ ». Si cela peut paraître une évidence, il est important de souligner que « la communication interculturelle est d'abord une communication verbale », et que, loin de recevoir l'attention qu'elles mériteraient, « les questions linguistiques sont trop souvent négligées dans l'interculturel³⁸ ».

Chez Malinconi, l'*autre* langue est plus thématifiée dans des remarques épilinguistiques (c'est-à-dire exprimant un ressenti sur la langue et la façon de la parler) que représentée sur la page, à la différence d'autres œuvres sur l'expérience migratoire qui misent davantage sur l'hétérolinguisme³⁹. Dans *À l'étranger* la reproduction de l'italien se réduit à la citation de quelques mots ou expressions, presque jamais traduits en français, le contexte ou les commentaires étant estimés suffisants pour permettre la compréhension de la part des lecteurs francophones. Dans aucun cas, il ne s'agit d'échantillons à la valeur ornementale, finalisés à la création d'un effet de couleur locale, mais ce sont toujours des occurrences fonctionnelles à l'illustration d'aspects cruciaux de la narration. L'adjectif « *giallo* » (*É*, p. 12), par exemple, que l'élève Nicole prononce à l'école, l'associant à « la couleur du soleil », est l'un des premiers indices de son intégration par la langue, un moment symbolique perçu comme tel également par les adultes. Pareillement, la mère et la fille répètent « avec désinvolture le mot *stabilimento* » (*É*, p. 54), comme des autochtones, pour donner des indications dans la rue « aux

37 Ladmiral (Jean-René), Lipiansky (Edmond Marc), *op. cit.*, p. 16-17.

38 Puccini (Paola), Vatz Laaroussi (Michèle), Gélinas (Claude), éd., *op. cit.*, p. 32. Voir également Vatz-Laaroussi (Michèle), « Médiations interculturelles : le retour des langues dans l'interculturel ! » *Alterstice*, 2(1), p. 17-27. [<https://doi.org/10.7202/1077550ar>] consulté le 03.05.2025.

39 Voir Chomiszczak (Tomasz) *et alii*, *op. cit.*, p. 195-196.

étrangers » arrivés en ville et cherchant à rejoindre un des établissements thermaux de Montecatini. Ailleurs, l'usage de l'italien peut, par contre, souligner la distance et l'exclusion, comme dans le cas de l'expression « I Mieì », indiquant, dans la bouche du père, sa famille d'origine, et se prêtant, par le jeu des pronoms, à renchérir sur les oppositions binaires au cœur du récit (« ma mère et moi, nous ne tenons pas ensemble avec eux tous, [...] nous venons d'ailleurs, nous sommes sa famille étrangère. C'est pourquoi on y va rarement, chez les siens », *É*, p. 57).

Aller vers l'autre

Le temps aidant, dans le récit du quotidien de la narratrice-enfant et de sa mère affleurent des signes d'une rencontre avec l'autre univers, des tentatives de communication interculturelle qui demandent, aux dires de Ladmiraal et Lipiansky, « un mouvement de *décentration* par rapport à la position 'ego-centrique' [sic] que constitue l'ethnocentrisme » : « Reconnaître l'autre comme différent, c'est accepter de relativiser mon propre système de valeurs ; c'est admettre qu'il puisse y avoir d'autres motivations, d'autres références, d'autres habitudes que les miennes » ; « c'est supposer que la différence n'est pas seulement un obstacle à la communication, mais peut être un stimulant et un enrichissement⁴⁰ ». Ces changements reflètent les premières phases de l'orientation vers l'« ethnorelativisme » du modèle de Bennet, c'est-à-dire une perspective dans laquelle sa propre culture est conçue non plus comme centrale voire exclusive, mais comme l'une des visions du monde possibles⁴¹.

Dans *À l'étranger*, un premier exemple de cette nouvelle attitude est le rapport que la mère finit par instaurer avec « la Milena », qu'elle définit comme « une bonne voisine » et dont elle admire la capacité à « avoir du linge aussi propre » par des procédés si rudimentaires et éloignés de ceux qui lui sont familiers (*É*, p. 26). Pour l'entretien de son jardin, elle va encore plus loin, puisqu'elle reconnaît que le vieux Beppe a raison de ramasser le crottin laissé par le passage des fiacres pour l'utiliser comme engrais et elle finit par l'imiter, voire par rivaliser avec lui pour s'en procurer (*É*, p. 29).

40 Ladmiraal (Jean-René), Lipiansky (Edmond Marc), *op. cit.*, p. 142.

41 Bennet (Milton J.), *op. cit.*, prévoit trois stades dans ce pôle : l'« acceptation » (on reconnaît l'importance de l'expérience de la différence culturelle), l'« adaptation » (par laquelle on adapte sa perspective pour tenir compte de cette différence), et l'« intégration », où l'on englobe cette expérience dans son identité personnelle ou organisationnelle (notre traduction).

Pareillement, toute scandalisée qu'elle soit par la pratique locale d'acheter de la nourriture par petites quantités, elle doit admettre qu'il est plus sage de faire ainsi à cause du climat, acceptant de quelque façon le compromis (« c'est vrai qu'ici on ne pourrait pas faire autrement, elle dit, avec cette chaleur. Il fallait donc bien faire comme eux », *É*, p. 35).

La petite Nicole franchit une frontière à la fois territoriale et psychologique quand elle participe aux vendanges des voisins et, en partageant ce rituel, elle devient « du pays » (*É*, p. 28). En outre, il y a des moments rassembleurs où les différences nationales et culturelles sont estompées par des conditions qui les transcendent : la rencontre avec la folie (le jeune Marino, p. 9-10), l'émigration des voisins vers le Venezuela en quête de fortune (la mère éprouve de la « compassion », *É*, p. 84), la maladie d'une jeune fille qui finalement en meurt, tout comme Tante Louise quelques années plus tôt en Belgique (*É*, p. 39-41).

Confrontées à cette nouvelle société qui est ou était celle du père, la mère et la fille traversent un moment de « confusion » (*É*, p. 61), n'ont plus de certitudes ni de points de repères, sont « suspendu[es], comme dans le brouillard » (*É*, p. 62). C'est notamment la mère qui montre cette ambivalence (*É*, p. 63), et qui confirme que « les identités culturelles ne constituent pas des blocs homogènes et bien délimités [...] ». Ce sont des phénomènes dynamiques, traversés constamment par des forces d'assimilation et de différenciation⁴² ».

Graduellement, les protagonistes se rendent compte que la condition d'étrangéité n'est pas intrinsèque ou dépendante des seules coordonnées nationales ou géographiques, mais qu'elle s'apparente plutôt à un état mental, à une disposition de l'esprit. C'est ce qui apparaît quand la mère atteint avec d'autres femmes une complicité toute féminine qui exclut sa fille et l'expose, au seuil de l'adolescence, à une forme d'insécurité de nature existentielle, sentiment qui ne fera que s'accroître lors de la liaison de sa mère avec un maçon italien. De même, quand la femme avoue à sa fille avoir contracté un premier mariage avant son père, ce qui l'empêche à présent de recevoir l'hostie à l'église, Nicole la perçoit comme « une inconnue » (*É*, p. 96).

L'indice le plus évident de l'acclimatation intervenue entre-temps est le retournement de la mère lorsque le père veut rentrer : elle n'est plus sûre de ce qu'elle veut vraiment, « peut-être devenue étrangère à là-bas, maintenant que lui décidait de retourner là-bas. Étrangère à lui, donc. » (*É*, p. 107). Le livre se clôt, de manière circulaire, sur ce revirement : la veille du départ, la fille loge avec sa mère, « comme au début », à la pension de Monsieur

42 L'admiral (Jean-René), Lipiansky (Edmond Marc), *op. cit.*, p. 143.

Virgilio, qui lui offre une « médaille sainte » pour la « protéger » pendant le voyage vers la Belgique, voyage qui perd les connotations rassurantes d'« un retour » et se configure plutôt comme « un aller », avec tout ce qu'il peut avoir d'aléatoire (*É*, p. 118).

En conclusion, « une histoire d'étranger »

À travers *À l'étranger*, en focalisant l'universel dans le particulier de sa propre expérience, Malinconi offre un regard aigu sur la condition d'étrangeté inhérente au genre humain, déclinée au gré de l'identité complexe et mouvante de tout un chacun. Son parcours biographique, quoique fictionnalisé, est paradigmatique des essais de communication interculturelle qui peuvent avoir lieu dans des situations similaires, comme l'écrivaine le reconnaît elle-même en parlant de son livre :

Au fond, tout ce récit est une histoire d'étranger : le changement de pays, l'étrangeté de la langue – laquelle en est le lieu fort. C'est à travers ce changement qu'apparaît leur étrangeté à eux, entre eux, celle du père devant elles deux, devant un travail qu'il ne réussit pas, celle des époux divorcés remariés bannis par Dieu, celle de la narratrice elle-même devant ce que l'on pourrait appeler la loi de la vie... Et entre eux tous, cependant, des moments, des tentatives, où la rencontre a lieu, où l'on devient du pays, où, finalement, la vie reprend le dessus⁴³.

Si cette expérience a finalement abouti à un échec, c'est probablement moins en raison de facteurs contingents qu'à cause des relations intrafamiliales irrésolues et de l'absence d'une véritable figure de médiateur en mesure de faciliter les échanges et les processus de compréhension réciproque entre les deux univers⁴⁴. Car, à son tour désorienté par ce retour au pays natal et écrasé sous le poids de sa responsabilité, qu'il porte seul, le père n'a plus d'ancrages qui pourraient l'aider à assumer ce rôle et il se confirme comme l'étranger par excellence : dans son pays d'accueil, dans sa patrie d'origine et au sein de sa propre famille⁴⁵.

43 Renard (Marie-France), « Malinconi. *À l'étranger* », *La Libre Belgique*, 18/9/2003, [<https://www.lalibre.be/culture/livres-bd/2003/09/18/malinconi-a-letranger-PON-D6AOWNFGIPCTDDMB7XXVHKM>] consulté le 13.12.2024.

44 Sur la figure du médiateur interculturel, voir Rentel (Nadine), Schwerter (Stephanie), éd., *Défis et enjeux de la médiation interculturelle : perspectives plurilingues et transdisciplinaires*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2012, p. 10.

45 En revenant sur *À l'étranger* à distance de vingt ans, l'auteure réitère sa conception du texte comme un récit sur l'« ailleurs », sur l'expérience de l'« arrachement » et le

Le tableau plutôt sombre peint dans *À l'étranger*, loin de tout didactisme, contraste avec d'autres histoires bâties sur des contextes interculturels au sein de la « Ritalie⁴⁶ », qui évoquent des cohabitations et des intégrations plutôt réussies (voire parfois quelque peu idéalisées), comme les deux romans du célèbre Girolamo Santocono et celui de la moins connue Carmelina Carracillo⁴⁷. Le récit de Malinconi semble s'apparenter davantage aux œuvres qui abordent le topos du « retour aux pays des ancêtres⁴⁸ » en le démythifiant, sans nostalgie ni exotisme, par une écriture qui, encore une fois, colle au plus près du réel⁴⁹.

« travail à faire pour s'acclimater » (Malinconi (Nicole), *Le mot ne dit pas tout. Dialogue avec Frédérique Dolphijn*, Noville-sur-Mehaigne, Esperluète éditions, 2023, p. 45).

46 À savoir « l'importante communauté italienne installée en Wallonie » : Paque (Jeannine), « Histoires de l'histoire : il était une fois en Ritalie », *Revue de littérature comparée*, n° 299, 2001, p. 429.

47 Santocono (Girolamo), *Rue des Italiens*, cit. ; Santocono (Girolamo), *Dinddra*, Cuesmes, Éditions du Cerisier, 1998 ; Carracillo (Carmelina), *L'Italienne*, cit.

48 Chomiszczak (Tomasz) *et alii*, *op. cit.*, p. 195.

49 L'auteure a elle-même qualifié sa poétique d'« écriture du réel » : Malinconi (Nicole), *Écriture du réel*, dans Michaux (Ginette), éd., *Roman-récit*, Carnières-Morlanwelz, Lansman, 2006, p. 55-72.